*Les hors-textes*

*de*

MORPHÈMES

# UNE MISE AU POINT

## de Victor Vasarely

**MORPHÊMES**

**dirigé par**
**IMRE PAN**

nouvelle série
4
1965

*Cher Imre Pan, L'essentiel nous unit, mais beaucoup de choses nous séparent. Homme sensible, historien, vous devez tenir compte de toutes les œuvres du passé-présent. Destructeur-constructeur, j'ai fait table rase, seule mon œuvre, et celle des jeunes, se situant dans ma lignée, m'intéressent. Répondre à vos questions m'obligerait d'entrer dans le détail, or, c'est une synthèse qui me préoccupe. Les quatre feuilles que je joins à ma lettre, constituent un texte pour ma biographie, mais j'estime qu'indirectement j'y réponds à vos questions. Je ne crois pas qu'un dialogue puisse s'instaurer entre nous, je ne conteste pas l'excellence de votre activité, mais la mienne se situe sur une toute autre place. A bientôt quand même, cordialement à vous. Victor Vasarely. (Le 19 mars 1965.)*

Selon la mécanique ondulatoire, la matière serait tantôt onde, tantôt corpuscule. Depuis longtemps, j'ai observé dans ma propre œuvre une tendance ondulatoire et une autre, corpusculaire, d'où l'image empruntée de la physique. Tout ce qui auparavant était dessin — dans le sens ancien du terme — ou bien graphisme pur, trouve son aboutissement dans mes « réseaux ». Tout ce qui jadis était figure ou forme, s'est cristallisé dans mes « structures », composées d'unités plastiques : ondes donc et corpuscules ! Cette rencontre entre deux disciplines apparemment opposées dans leurs démarches, rationnelle en physique, et empirique en esthétique, m'a pendant longtemps troublé, car je ne me suis jamais inspiré consciemment des sciences exactes. C'est après l'accomplissement plastique que je constatai l'existence de certaines analogies, qui sont devenues des faits dominants en plastique à l'heure que nous vivons. *Chez nos pères encore, spirituellement conditionnés, le foyer sensible se trouvait au « cœur », l'œuvre d'art avait résonné dans « l'âme »... Mais, d'êtres contemplateurs, nous sommes devenus des vivants perpétuellement agressés et en progrès, notre perception a dû se modifier. A la lumière crue des découvertes le terrain émotif devient champ d'action de la biochimie, et propage des feed-backs vers l'intellect, l'enjeu n'est plus le cœur, mais la rétine, le bel esprit devient sujet de la psychologie expérimentale.* Les contrastes aigus noir-blanc, l'insoutenable vibration des couleurs complémentaires, le papillotement des réseaux rythmés et des structures permutées, le cinétisme optique des composants plastiques, autant de phénomènes physiques présents dans nos œuvres, dont le rôle n'est plus d'émerveiller ou de nous plonger dans une douce mélancolie,

mais de nous stimuler et de nous procurer des joies sauvages. Allons-nous contester le phénomène humain ? Point ! Mais l'esprit immatériel, en tant qu'immanence divine, a vécu. L'homme se définit désormais comme un sommet hautement complexifié d'un univers matériel, où tout événement, donc lui aussi, procède de la dualité onde-corpuscule. Monde ambigu, énigmatique même, exprimé en quanta par les uns, en équivalences plastiques par les autres.

Pour une fois, je tournerai mes regards vers le passé : mes premiers graffiti d'enfant sont à un demi-siècle de distance temporelle. La route fut longue et sinueuse, avec combien de voies sans issue ! Les tentations, telles que l'application, la virtuosité, la peinture avec un grand P, la carrière, furent fréquentes, mais le poteau indicateur du Bauhaus avait été solidement planté au milieu de mon chemin. Il portait l'inscription « *L'Art pour l'Art a vécu* ». Je l'ai souvent enfreinte, oubliée même pour un temps, mais, chemin faisant, de ma tableauthèque — où s'entassent chronologiquement toutes mes œuvres, erronées ou réussies, — jaillit, décisive, la confirmation : la nouvelle pensée plastique en sortait victorieuse. J'ai compris à temps que l'immense champ de bataille où se situe la lutte pour le nouveau se subdivise en milliers de secteurs, dans chacun desquels on s'attaque à des aspects différents d'une même résistance. Résistance des esprits intègres, pourtant défenseurs acharnés des vérités révolues, résistance des milieux vénalement intéressés à ce que rien ne bouge, résistance des timorés, des conformistes, résistance des vieilles techniques et de la matière rebelle, notre propre résistance enfin, à ce désert indispensable en nous et autour de nous... longtemps, en effet, l'oasis que nous voulons planter, n'est que mirage qui fuit dès qu'on le cerne. Les premiers gains sont souvent méconnaissables, peu convaincants, modestes ou dispersés dans diverses recherches apparemment contradictoires. Il en faut faire une somme, puis une synthèse pour que beaucoup plus tard quelques échos encourageants nous parviennent. Un jour enfin, de toutes parts, une génération spontanée de jeunes saute dans notre roue, un mouvement se crée, se muscle, notre idée initiale se nuance, se diversifie, prolifère. De nouveaux foyers verront le jour, *la thèse originale subira la loi dialectique, elle sera contredite en partie,* mais un second pas décisif sera franchi.

Dans l'immense paysage naturel du globe, l'homo-technicus est en train de construire un paysage artificiel non moins immense... ce fait modifiera encore une fois notre façon de penser, d'agir et de sentir. Dans ce nouveau monde en gestation les besoins humains sont désormais connus et les droits de l'individu de les assouvir, en principe, reconnus. Mais l'origine de l'homme se perd dans la nuit des temps. Son animalité, la concurrence vitale, survit

encore puissamment dans la libre concurrence. Son morcellement et par conséquent l'étroitesse de sa vision persistent encore dans nos systèmes d'agglomérations d'origine néolithique. Son caractère vénal, formé par l'attachement au sol, trouve une citadelle dans la loi foncière que nous a léguée Rome. Son éthique charrie les sédiments des métaphysiques surannées. Nous vivons donc dans des structures anachroniques superposées qui expliquent, à la rigueur — mais ne justifient pas — l'égocentrisme, le malthusianisme, les tabous et leurs corollaires : la misère, l'ignorance, l'exploitation et le sous-développement du tiers monde. Chez les favorisés, c'est la richesse privée-cumulative, avec ses chômages, ses inflations, ses crises économiques, ses villes et ses voies saturées, ses cités-champignons anarchiques, la vitesse, le bruit, l'atmosphère polluée, la fatigue, le déséquilibre, la peur, les psychoses, préparant les pires désastres. Dans une perspective optimiste de promotion et d'épanouissement de tous, l'ensemble des problèmes mondiaux devient nécessairement politique. Tout produit de la terre, de l'usine, *de la pensée et de la sensibilité — autant de produits de consommation* — doit constituer une richesse collective expansive. La répartition équitable de ces biens n'est plus concevable que par des programmations, planifications et aménagements grandioses, dépassant l'initiative personnelle, l'entreprise privée ou celle du type trust, seuls désormais les Etats sont en mesure d'accomplir pareilles tâches. Mais en quoi tout cela concerne-t-il les destinées de l'Art ?

Parmi les innombrables besoins physiques et psychiques de l'homme (dont l'énumération ici serait fastidieuse), le besoin visuel est primordial. Nos yeux regardent, voient, perçoivent le monde, s'effrayent de la laideur, se régalent de la belle plasticité innée des choses et des êtres que nous proposent les trois règnes, animal, végétal et minéral, de la nature. Chaumières et châteaux s'y imbriquent encore. La cathédrale sécrétait son mysticisme, les folklores enjolivaient le quotidien, une harmonie existait. Mais vint l'essor vertigineux du règne artificiel moderne, les vastes coagulations humaines frustrées du paysage d'antan ne trouvent plus aucune compensation à leurs besoins plastiques congénitaux. La culture des classes moyennes est plus que discutable. Conditionnée, elle admire sans distinction, ruines, vieilleries dégradées ou faux, tout comme *les dégénérescences des Beaux-Arts.* L'éducation plastique n'a pas été en diapason avec les mouvements, le décalage entre les connaissances de l'homme moyen et les avant-gardes est irrattrapable. Nous ne laissons pas leurrer par le succès momentané du commerce d'art. La prospérité de certains, le snobisme et le caractère excitant des rapports entre artistes et amateurs font de l'art un jeu de société à la mode. Collections et musées n'échapperont pas à l'impitoyable *révision des valeurs.*

Ainsi lentement le vieux monde sensible s'enroule-t-il dans son linceul. Les postulats que nous formulons, angoissés, sont pourtant précis, ils découlent par l'intérieur, de la plasticité. *L'œuvre d'art ne se définira plus comme source complexe de délectation pour de rares privilégiés, dotés de sensibilité spécifique, mais comme omniprésence des stimuli-plastiques renouvelables, quotidiennement nécessaires à l'équilibre de tous.* Recherche d'atelier au départ, création empirique des prototypes valables au deuxième stade, nos œuvres plastiques avant d'être publiques, seront vérifiées par les sciences adéquates, confirmées par la loi statistique et expérimentées par les diverses techniques, pour être imposées enfin par en haut, tout comme l'ordre ou l'hygiène. Dans leurs multiples fonctions elles épouseront le capricieux paysage naturel et s'intégreront au paysage artificiel. Si l'effet de leur plasticité est bénéfique — à des degrés près — dans le terrain émotif subconscient des foules, *leur appréciation consciente sera extrêmement diverse dans le faisceau étendu des subjectivités. La même œuvre pourrait être considérée banale, décorative ou jolie seulement, par les uns, envoûtante, poétique ou incomparable, par les autres.* Les hommes naissent égaux, mais leurs gènes les différencient, nous n'y pouvons rien pour le moment. Proclamons donc pour les décades à venir le principe d'un art codifié, de caractère universel, pour des masses humaines prises en la totalité de leurs individus. Dans les plans d'aménagement, coloro-chimistes, fabricants, ingénieurs, urbanistes, architectes et cybernéticiens travailleront de concert avec les chercheurs-inventeurs plasticiens, pour donner naissance aux cités radieuses du bonheur.

Vais-je condamner irrévocablement les arts du passé ? Point ! C'est d'eux que nous sortons, ils constituent notre culture, *leur histoire analytique attend d'être faite,* leurs musées sont autant de marches vers l'alignement des retardataires. Néanmoins, leur emprise spirituelle paralysante cessera, nous sommes enfin conscients que les grandes constantes humaines, sources de l'ordre et de la beauté, s'appellent modestement la géométrie plane, le système décimal, les alphabets, le solfège. Nous espérons y ajouter la méthode de l'Unité Forme-Couleur.

VICTOR VASARELY.

*Les feuillets de MORPHÈMES. N° 4. 1965. Prix du numéro : 2 F. Abonnement pour 5 numéros : 10 F. S'adresser à M. Imre Pan, 322, rue Saint-Jacques, Paris 5e. Téléphone : Médicis 54-35. C.C.P. Paris 19.648.75.*

Imp. Lescaret - Paris